HAL
open science

“ Anch’io soldato volenteroso in servizio di guerra ”: les carnets de D’Annunzio entre mars et décembre 1915

Yannick Gouchan

▶ To cite this version:

Yannick Gouchan. “ Anch’io soldato volenteroso in servizio di guerra ”: les carnets de D’Annunzio entre mars et décembre 1915. Gli italiani e la Grande Guerra, Aracne, 2018, 978-88-255-1943-3. 10.4399/97888255194337 . hal-02002642

HAL Id: hal-02002642
https://amu.hal.science/hal-02002642

Submitted on 31 Jan 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Gli italiani e la Grande Guerra
ISBN 978-88-255-1943-3
DOI 10.4399/97888255194337
pag. 81–94 (dicembre 2018)

Anch'io soldato volenteroso in servizio di guerra : les carnets de D'Annunzio entre mars et décembre 1915

Yannick Gouchan*

Résumé

Durant le printemps 1915 Gabriele D'Annunzio quitte la France et rentre en Italie pour prononcer un premier discours commémoratif à l'occasion de l'inauguration d'un monument en l'honneur de Garibaldi, à Quarto. C'est le point de départ d'une entreprise à la fois rhétorique, esthétique (en relation avec l'écriture poétique), médiatique (via "il Corriere della Sera") et idéologique (affirmation d'un nationalisme interventionniste) pour hâter l'entrée en guerre de l'Italie. L'article propose d'étudier les textes des discours dannunziens de 1915 — rassemblés dans *La sagra dei Mille* — ainsi que les différents carnets (*taccuini*) rédigés par l'écrivain durant cette période (du mois de mars, en France, jusqu'en décembre 1915, sur le front à Venise). Ces carnets sont rassemblés dans le volume *Diari di guerra* (1965, puis édition complétée en 2002). Il s'agira d'évoquer comment l'auteur relate l'interventionnisme auquel il a pris part et comment il rend compte de sa participation au front, entre terre, air, mer et mélancolie de l'action.

Dès le début du conflit Gabriele D'Annunzio peut avoir une connaissance directe des conditions de la guerre sur le front français[1]. En effet, il a obtenu, grâce à sa renommée d'hommes de lettres et à de solides connaissances, une autorisation du Gouvernement militaire pour visiter l'arrière front et les champs de bataille du Nord–est, comme en témoignent plusieurs carnets rédigés lors de séjours dans la Marne, à Senlis, à Soissons ou à Reims, entre septembre 1914 et mars 1915[2]. Le poète y décrit, avec des phrases nominales juxtaposées, le paysage dévasté, les ruines des édifices, les transports de blessés et les sensations qui lui serviront de matériau pour la rédaction des

* Aix Marseille Université, CAER, Aix–en–Provence, France.

1. On remarquera que l'auteur utilise dans une même page le féminin — rare — (« coi feriti che vengono dalla fronte [...] ») et le masculin (« i feriti che tornano dal fronte ») pour parler du front, cfr. carnet 26, p. 154.

2. Carnet 8 du 17 septembre 1914 dans la Marne, p. 53–55 ; carnet 9 des 19–20 septembre 1914 à Crépy en Valois, Senlis et Soissons, p. 59–60 ; carnet 15 du 26 mars 1915 à Reims, p. 91–93.

œuvres à venir. Lorsqu'il commence à préparer son retour en Italie, il a donc vécu l'expérience d'un premier contact avec la zone de belligérance. Notre étude se propose d'effectuer une lecture des carnets dont la rédaction débute juste après ces premiers séjours sur le front français, à savoir un corpus qui rassemble les vingt–sept carnets de guerre entre mars 1915 et décembre de la même année, plus précisément entre la préparation du départ pour la Ligurie et les obsèques du pilote Giuseppe Miraglia, à Venise, dont la mémoire sera longuement évoquée dans la première partie du *Notturno*. Ces carnets couvrent la période cruciale qui voit D'Annunzio arriver comme un orateur providentiel à Quarto (il se voit comme le « mediatore di due generazioni »[3], le 7 mars 1915), avant de devenir un protagoniste de premier plan de la campagne interventionniste dans la capitale italienne — l'aspect le plus connu et le plus polémique de son engagement en 1915[4] —, et de partir finalement sur le front de Vénétie comme un « soldato in servizio di guerra »[5]. Le corpus des carnets qui couvrent l'année 1915 doit cependant être étudié en fonction du groupe des écrits publics rassemblés assez rapidement, la même année, sous le titre *Per la più grande Italia*[6], avec notamment les dix–sept textes des discours tenus entre Quarto et Rome, du 4 mai au 25 mai. En effet, une partie des carnets constitue précisément une phase préparatoire pour les discours, et d'autre part, durant les trois semaines du *maggio radioso*, on remarque une lacune dans les carnets, entre le voyage en train vers Gênes et le discours du 17 mai au Capitole. Ainsi, l'écriture des carnets s'interrompt durant deux semaines, laissant place à la frénésie médiatique des discours — c'est l'écart chronologique qui correspond à la transition entre les carnets de guerre numérotés 18 et 19. Toutefois, il est important de souligner que la date manuscrite de certains carnets n'est pas toujours exactement similaire à la période du contenu du même carnet, car le support n'est pas tout à fait un journal, au sens traditionnel du terme, mais bien une série de notes hétérogènes écrites à des moments différents dans un même carnet ou sur une même feuille de papier volante. Par ailleurs, nous avons également intégré dans ce corpus un témoignage de première main, celui de l'écrivain et journaliste français Jean Carrère — correspondant du quotidien "Le Temps" — qui a suivi

3. Carnet 14, *Impresa di Quarto — Peppino Garibaldi*, p. 85.

4. Cfr. notamment *D'Annunzio e la guerra*, atti del convegno di Gardone Riviera, 17–19 novembre 1994, a cura di F. Perfetti, *Nuovi Quaderni del Vittoriale*, Milano, Leonardo Arte, 1996 ; Alfredo Bonadeo, *D'Annunzio and the Great War*, Cranbury–London, Associated University Presses, 1995 ; Emilio Cecchi, « D'Annunzio e la guerra. 1915 », in *Letteratura italiana del Novecento*, a cura di P. Citati, Milano, Mondadori, 1972.

5. Carnet 27, *Asiago*, p. 161. L'expression est utilisée le 19 septembre 1915.

6. Gabriele D'Annunzio, *Per la più grande Italia*, in *Prose di ricerca...*, in *Tutte le opere di Gabriele D'Annunzio*, a cura di E. Bianchetti, vol. I, Milano, Mondadori, 1947. Les textes des discours de mai 1915 avaient rapidement été publiés en volume la même année chez Treves, avec le même titre.

D'Annunzio tout au long de la campagne interventionniste et qui entretient le mythe d'une guerre « populaire » dans l'opuscule qu'il publia à l'occasion de l'anniversaire des dix ans de l'entrée en guerre de l'Italie[7]. Des paroles à l'action, la période qui s'étend de mars à décembre 1915 dans les carnets de guerre de D'Annunzio montre comment, à côté des célèbres déclamations du tribun, l'homme de lettres flatté se voit peu à peu comme un soldat. Entre observations descriptives du front et de la vie privée, reportage de la vie militaire sur terre, sur mer et dans les airs, et considérations personnelles sur l'argent, les femmes, la vieillesse, le goût du danger, les vingt–sept carnets de l'année 1915 nous renseignent sur le rapport entre l'intime et le public, le conflit entre action et mélancolie d'un homme de lettres qui, à cinquante–deux ans, mêle allègrement son rôle d'orateur, son engagement de soldat et son besoin de séduction.

Nous proposons de traiter dans une première partie le rapport entre carnets et discours durant la période du retour en Italie — période que le poète nomme la « grande occasion »[8] —, puis, dans un second temps, de prendre en examen le contenu des carnets en insistant sur la manière dont l'auteur décrit et ressent la guerre qui vient de commencer — et notamment le regard aérien qu'il porte sur le front. Pour finir nous aborderons l'aspect plus intime des carnets de guerre, à travers des confessions sur la volonté, l'action, l'amour, l'ennui, etc.

1. La « grande occasion »

Au–delà de l'engagement belliciste, le retour en Italie est avant tout ressenti par D'Annunzio comme une opportunité sur le plan personnel. Plusieurs éléments conjugués viennent ainsi renforcer et justifier la fin du séjour français et le début d'une période d'action, comme la lassitude de l'exil, la confrontation à des problèmes d'ordre financier et le fait que l'amant délaisse progressivement la comtesse Donatella (Natalia de Goloubeff[9]). La carrière d'homme de lettres semble être derrière lui — il a dépassé la cinquantaine — et il collabore régulièrement au "Corriere della Sera" pour Luigi Albertini qui lui fournit les revenus nécessaires pour maintenir son train de vie dispendieux, et lui permet même de rembourser certaines dettes. Le retour triomphal pour justifier une quatrième guerre d'indépendance au-

7. Jean Carrère, *Avec Gabriele D'Annunzio en mai 1915*, Abbeville, Paillart, 1925. Il affirme : « En réalité, c'était le peuple qui voulait la guerre contre l'Autriche », p. 14.

8. « Quale più grande occasione? [...] l'occasione provvidenziale », Carnet 14, *Impresa di Quarto — Peppino Garibaldi*, p. 85–86.

9. Voir la correspondance *Lettere a Natalia de Goloubeff (1908–1915)*, a cura di Andrea Lombardinilo, Carabba, Lanciano, 2005

près d'un public italien, encore partagé entre l'attentisme du gouvernement, dominant dans l'opinion, et la virulence nationaliste, s'accompagne donc de considérations nettement plus pragmatiques.

L'invitation officielle est envoyée à D'Annunzio en France pour célébrer les cinquante–cinq ans de l'embarquement des Mille pour la Sicile, le 5 mai. D'Annunzio y voit immédiatement l'idée d'une renaissance rendue possible sur le plan personnel, professionnel et civil : « I cinque troppo lunghi anni di triste assenza sono aboliti dietro di me. Non vivo, non voglio vivere se non la vita nuova, non voglio respirare se non la primavera d'Italia[10] ». C'est la Légion Garibaldi — déjà auréolée d'héroïsme depuis sa participation au front de l'Argonne — qui prend contact avec le poète en France, par l'intermédiaire de Peppino Garibaldi, le neveu du Général, lors d'une entrevue le 7 mars 1915, c'est–à–dire deux jours après le congé que le gouvernement militaire français a donné à la Légion italienne pour lui permettre de s'engager dans la campagne interventionniste[11]. Le carnet qui correspond à cette période comporte les premières notes pour le discours inaugural de Quarto, des allusions précises à la préparation de l'entreprise au niveau politique — le poète reçoit l'intellectuel Jean Finot qui lui confirmera le soutien du Vice–Président de la Chambre, Clémentel, le 6 mars —, des notes sur l'entrevue avec Peppino et pour finir une mention aux photographies du futur monument commémoratif de Quarto, envoyées par Ettore Cozzani, le directeur de la revue *L'Eroica*, afin que le poète s'en inspire pour le discours[12]. C'est d'ailleurs dans ce carnet qu'est citée l'expression « dolce maggio », destinée à définir la campagne interventionniste à venir, en référence à un vers du poème consacré à Garibaldi, *La notte di Caprera*[13]. D'Annunzio, après un bref séjour à Arcachon en avril, prend le train le 3 mai à Paris puis arrive à Gênes le lendemain. Il est accompagné de son secrétaire Tom Antongigi. Tout en rédigeant son futur discours, dans son domaine d'Arcachon, il écrit également deux articles pour "La Petite Gironde", en faveur d'une intervention de l'Italie. Dans le carnet correspondant à la veille du départ pour Arcachon, au milieu des bagages et des malles, il se demande : « Sono io della stessa specie di quegli uomini che cianciano trasportando bauli ? »[14].

10. Carnet 18, *« Il ritorno » In ferrovia da San Benedetto a Pescara*, p. 109.

11. Cfr. Camillo Marabini, *Les Garibaldiens de l'Argonne*, trad. G. Reybaz, Nîmes, Lacour, 2005, et Hubert Heyriès, *Les Garibaldiens de 14 — Splendeurs et misères des Chemises Rouges en France de la Grande Guerre à la Seconde Guerre mondiale*, Nice, Serre éditeur, 2005.

12. Une analyse de ce monument et de sa symbolique nous est donnée par Antonio Gibelli dans *La Grande Guerra degli italiani*, Milano, BUR, 2007 [1998], p. 55–56.

13. « Più dolce maggio in terra non fiorì », *La notte di Caprera*, VIII, v. 24, in Gabriele D'Annunzio, *Versi d'amore e di gloria*, vol. II, a cura di Annamaria Andreoli e Niva Lorenzini, Milano, Mondadori, 1984.

14. Carnet 17, *sans titre*, p. 103.

D'Annunzio a eu l'occasion de publier plusieurs articles sur la guerre depuis août 1914 en France. Sa poésie *Ode pour la résurrection latine* paraît dans "Le Figaro" le 13 août en première page, il appelle aussi les Italiens à s'allier avec leur sœur latine dans *Fluctibus et fatis*, publié dans *Le Journal* le 30 septembre, et immédiatement traduit dans "il Corriere della Sera", où le quotidien milanais débute sa prise de position clairement interventionniste. L'image de la sœur latine avec laquelle il faut s'allier est formulée dans le carnet préparatoire au discours de Quarto[15]. Par ailleurs il avait également célébré l'union entre les deux nations dans l'article sur la Légion Garibaldi, *Les Jugements de la Terre* ("Le Figaro", 31 janvier 1915). Enfin, comme nous l'avons mentionné, il publie juste avant son départ *La très amère Adriatique (*dans "La Petite Gironde" du 25 avril 1915, puis dans"Le Figaro") et *Le ciment romain* ("La Petite Gironde", 30 avril 1915).

Le 5 mai 1915 D'Annunzio s'adresse à un auditoire d'environ 20000 personnes pour inaugurer le monument. C'est le point de départ de sa campagne interventionniste en Italie[16]. Les textes des discours de mai 1915 sont trop connus pour que l'on s'y arrête, mais rappelons que durant lemois de mai le poète prononcera quasiment un discours chaque jour, suivant un rythme effréné, de Gênes à Rome, suscitant un enthousiasme de plus en plus grand par le biais de ce que l'on pourrait nommer aujourd'hui une occupation du terrain médiatique, attisée par les positions tranchées et virulentes de chaque camp. Cependant, comme l'a montré la critique[17], une différence s'établit entre la dizaine de textes prononcés à Gênes en diverses occasions officielles (*La Sagra dei Mille*, du 4 au 7 mai) et les discours romains (*La legge di Roma*, du 12 au 25 mai), nettement plus virulents, car ils désignent explicitement un ennemi intérieur, et le caractère officiel d'une rhétorique encore bridée cède le pas à un appel aux masses pour combattre le parti de la neutralité du pays — autrement dit « l'abietta giolitterìa »[18] —, que Jean Carrère nomme paradoxalement « l'agitation neutraliste »[19], et dont il espère la déroute. Une ligne de partage peut être établie entre les deux phases, à partir du message adressée aux Génois depuis Rome, le 13 mai, où D'Annunzio emploie des termes tels que « orribile assassinio

15. Carnet 18, *op. cit.*, p. 109.

16. Les autorités gouvernementales étaient absentes lors de la cérémonie. Salandra s'était arrangé pour que le roi ne soit pas présent à la cérémonie. Jean Carrère, dans ses souvenirs, nous explique que « C'était, tout simplement, sur la demande du commandement suprême qu'on devait retarder le départ pour la guerre, car il y avait, sur un point important de la frontière orientale, des défenses à rétablir et à consolider. Cela devait prendre une quinzaine de jours. », *Avec Gabriele D'Annunzio en mai 1915*, cit., p. 12.

17. Mario Isnenghi, *Il mito della Grande Guerra*, Bari, Laterza, 1973 [1970], p. 100–101.

18. *Nell'uscire dal Parlamento, dopo il vóto, la sera del XX maggio MCMXV*, in *Prose di ricerca…*, cit., p. 62.

19. *Avec Gabriele D'Annunzio en mai 1915*, cit., p. 29.

[...] insetto nauseabondo [...] nemico interno »[20], en aspirant, la veille de la démission du gouvernement Salandra, à nettoyer le grand cloaque de sa pourriture[21]. Désormais, le poète et journaliste se fait tribun qui appelle aux flammes salvatrices : il lance « Appiccate il fuoco ! » aux étudiants de Gênes et de Rome[22], métaphore incendiaire que reprendra Palazzeschi pour accuser les poètes du feu immonde, traîtres à leur empire intellectuel[23]. Cet auditoire auquel D'Annunzio s'adresse est qualifié dans ses carnets de « plebe *sublimata* »[24] pour laquelle il exhibe une « eloquenza alta e nobile » contre les hommes politiques opposés à l'entrée en guerre. L'auteur analysera le pouvoir de cette éloquence, revendiquée comme nécessaire pour manipuler les foules, dans le carnet d'octobre 1915, à l'occasion d'une messe célébrée à Cervignano par le père Semeria, en présence du Duc d'Aoste : « Parla [il Padre] con una eloquenza facile e pedestre, ma persuasiva. Non v'è *bellezza* nella sua parola. Anch'egli professa l'errore di credere che i cuori umili non sappiano comprendere l'eloquenza alta e nobile[25] ».

Les discours prononcés en mai 1915 inaugurent de manière éclatante une nouvelle esthétisation de la politique et de son langage au service d'une ambition, à la fois nationale et narcissique, qu'au bout du compte un nombre limité de spectateurs présents était en mesure de comprendre véritablement[26]. Jean Carrère nous donne une liste de cet auditoire des discours dannunziens à Rome, composé d'« ouvriers endimanchés, étudiants, hauts fonctionnaires, rentiers, marchands, professeurs, officiers et gens du monde »[27], loin de représenter la majorité du « peuple » qui veut la guerre contre l'ennemi historique autrichien. La réception de ces textes immédiatement publiés par Treves va attiser la critique et la haine envers le poète : d'un côté les opposants à l'intervention l'attaquent sur ses liens avec le gouvernement français pour rembourser ses dettes, avant la saisie des biens restés à Arcachon, de l'autre, les socialistes lui reprochent son train de vie en contradiction avec les idées prônées dans les discours (par exemple l'intervention de Guido Mazzoni au Sénat en décembre de la même année). En effet, la lecture des carnets confirment que D'Annunzio vivait au–dessus de ses moyens et que la guerre n'a pas entamé ses goûts pour le luxe (par exemple les sommes élevées qu'il

20. *Per la più grande Italia*, in *Prose di ricerca...*, cit., p. 37.

21. Ivi, p. 42.

22. *Per la più grande Italia*, in *Prose di ricerca...*, cit., p. 32 et 50.

23. Cfr. la dédicace en exergue du livre *Due imperi... mancati* (1920): « A tutti i poeti che rinnegando sé stessi alimentarono il fuoco immondo, perdonando l'offesa ».

24. Carnet 19, *Al Campidoglio — 17 maggio*, p. 113.

25. Carnet 30, *17 ottobre 1915. "Diario"*, p. 182.

26. Pour une analyse de l'argumentation oratoire dannunzienne : Enrico Ghidetti, *Malattia, coscienza e destino (Per una mitografia del decadentismo)*, Firenze, La Nuova Italia, 1993, p. 84–85.

27. *Avec Gabriele D'Annunzio en mai 1915*, cit., p. 32.

dépense pour son chenil de la Dame Rose, près de Villacoublay, les taxis, les vêtements, etc.). L'aspect pécuniaire figure dans les carnets au milieu des descriptions de la guerre et des notes pour la rédaction des livres à venir. Ainsi tient–il un carnet–livre de comptes, entre novembre 1914 et avril 1915, où l'on peut apprécier une concrétisation de la devise mise en exergue dans le titre du manuscrit, *Ardens avaritia*[28]. D'ailleurs Albertini lui écrit sur le front, en août, pour l'encourager à dépenser moins d'argent, et la seule réponse que le directeur du "Corriere" obtient est un journal des 6 et 7 novembre, rédigé durant une nuit d'insomnie, dans lequel le poète relate en même temps ses aventures sentimentales à Venise dans la Casetta Rossa, avec sa nouvelle conquête — la jeune Melitta —, et l'épreuve qu'il tente de surmonter après le grave accident d'avion de son ami, le pilote Giuseppe Miraglia[29]. C'est bien cette contradiction entre le soldat décrédibilisé par sa pulsion séductrice de Casanova — le nom est employé par D'Annunzio lui–même[30] — qui sera exploitée par la propagande dans la presse autrichienne. Du côté italien, plusieurs intellectuels de l'époque soulignent la nature tantôt dangereusement violente tantôt grotesque de ses discours prononcés en mai 1915 mais aussi de ses écrits bellicistes antérieurs. Par exemple, Papini écrit à ce propos : « Ogni volta gli occorra di parlare o cantare d'un fatto anche piccolo, ha sempre gli atti e i verbi d'un sacerdote magno che vada officiando sopra un altare alto come una montagna col mare dietro e tutti i cieli aperti sopra il capo unto e benedetto [...] »[31], en faisant référence bien entendu à l'analogie entre la septième partie du discours d'inauguration à Quarto (l'anaphore « Beati quelli [...] ») et le Sermon sur la Montagne dans l'Evangile de Matthieu. On remarquera que dans le carnet de guerre 30 — déjà cité —, le poète déplorait précisément le fait que l'éloquence du prêtre sur le front manquât de beauté. Sur le même registre, Emilio Cecchi soulignera que l'homme « patisce di manie sacerdotali, non sa esimersi da certe funzioni rappresentative, gli fa piacere ogni tanto fungere da tonante bocca del popolo e dello stesso fato[32] ». Il en va de même pour De Robertis, dans un article de « La Voce », qui compare l'orateur à une cigale devenue folle[33]. Lucini avait d'ailleurs publié dès 1914 une *Antidannunziana*[34],

28. Carnet 13, *Liber dispendii [« Ardens avaritia »]*.

29. Carnet 36, *Ritorno alla fronte. Visita a G. Miraglia il 6 novembre 1915*.

30. Ivi, p. 234.

31. Giovanni Papini, *Gabriele D'Annunzio — I — La Sagra dei Mille*, in *Stroncature* [1916], puis *Opere. Dal "Leonardo" al Futurismo*, a cura di Luigi Baldacci, Milano, Mondadori, 1977, p. 624–625.

32. Emilio Cecchi, *D'Annunzio e la guerra — 1915*, in *Letteratura italiana del Novecento*, cit., p. 240. Renato Serra avait également analysé l'intervention de D'Annunzio en 1915 dans le célèbre *Esame di coscienza di un letterato*, publié la même année.

33. Giuseppe De Robertis, *D'Annunzio ha parlato* (1915), in *La cultura italiana del '900 attraverso le riviste*, vol IV, a cura di G. Scalia, Torino, Einaudi, 1973, p. 555–563.

34. Gian Pietro Lucini, *Antidannunziana. D'Annunzio al vaglio della critica*, Milano, Studio editoriale lombardo, 1914.

qui se penchait essentiellement sur les œuvres poétiques et dramatiques de l'auteur, mais proposait l'anarchisme et la passion civile comme remèdes au dannunzianisme.

La campagne interventionniste de D'Annunzio se termine le 25 mai 1915, au lendemain de l'annonce de la Déclaration de guerre à l'Autriche, lorsqu'il prononce un discours lors d'un dîner (*Parole dette in una cena di compagni, all'alba del 25 maggio 1915*). Commence alors la période de participation effective au conflit, avec le départ sur le front, comme officier des Lanciers de Novara, avec la permission d'assister aux opérations militaires. Le carnet du 15 juillet nous informe que le poète revêt l'uniforme et effectue le trajet entre Viterbe, Bologne et sa destination, Venise. Dans ce carnet il rappelle comment chaque halte lors du voyage fournit l'occasion pour se faire acclamer par la foule, mais surtout il prend conscience — un peu à la manière de Gadda, dans son futur journal — du fait que la guerre n'apportera pas l'exaltation promise dans les discours, que la nécessité d'action qu'il ressent avec ardeur va se heurter à la réalité quotidienne du front : « Qualche volta la guerra — anche la guerra grande — mostra una delle sue facce : la stupida. C'è una faccia sublime e c'è una faccia stupida della guerra »[35].

2. Entre terre, air et mer

I know I shall meet my fate
Somewhere among the clouds above;
[...]
A lonely impulse of delight
Drove to this tumult in the clouds.

W. B. Yeats, *An Irish Airman foresees his death* (1918–1919)

Le contenu des carnets de guerre de l'année 1915, surtout les carnets postérieurs au départ sur le front, en juillet, fournit des indications sur les activités de l'auteur près des opérations militaires, sur son style de vie à Venise parallèlement aux actions aériennes et aux visites à bord des navires, mais il constitue également un matériau d'écriture pour la préparation de plusieurs œuvres à venir, comme *Il notturno* ou la *Licenza* de *La Leda senza cigno*. Il ne s'agit pas d'un journal unitaire, mais de petits cahiers, de carnets, ou encore, comme on l'a dit, de feuilles volantes comportant des indications de lieux (régions, localité, nom de l'avion, nom du navire) et des dates. Ces carnets constituent une documentation aussi bien biographique qu'intellectuelle et militaire sur le personnage. Les conditions d'écriture de

35. Carnet 21, *Partenza per la guerra*, p. 122.

ces carnets de l'année 1915 correspondent à différents lieux, entre Venise — et la Casetta Rossa —, Asiago, le Carso, Cervignano, Trieste, l'Isola Morosina, à bord du contre–torpilleur *L'Impavido*, du sous–marin *Salpa*, et assez souvent à bord des avions pilotés par Ermanno Beltramo ou Giuseppe Miraglia. On remarque deux types de notes, d'une part les notes rédigées sur la table de travail, d'autre part des indications rapides, télégraphiques, prises sur le vif lors des missions aériennes, directement depuis l'avion[36]. Nous reviendrons sur cet aspect aéronautique des carnets de D'Annunzio. Le terme « diario » n'est utilisé qu'une seule fois, dans le carnet 30, à la place des habituels « note, volo, partenza ». Ce terme n'est pas utilisé par hasard car c'est justement dans ce carnet que l'auteur rédige une série de réflexions sur le silence de l'écriture littéraire sur le front, sur son désir d'héroïsme et sa recherche du danger.Le contenu des carnets de l'année 1915 présente la description d'opérations militaires, la visite de plusieurs zones du front, la description des blessés, les déplacements en automobile, la rencontre avec des officiers — dont l'auteur fait souvent le portrait physique ou moral, en vue d'une réutilisation ultérieure[37] —, la mention d'épisodes de la vie privée — par exemple le souvenir de la chienne disparue, Fly, qui sera repris dans *Il libro segreto* — et de la vie amoureuse, en même temps que l'analyse de sa propre volonté d'agir. Le mélange entre des informations disparates et contradictoires est la principale caractéristique des carnets de guerre. Par exemple, le reportage militaire froid et technique côtoie le lyrisme des descriptions — par exemple dans l'évocation de l'attaque de Gradisca mêlée à une description des corps nus de tableaux représentant Vénus et Saint Sébastien[38] —, ou encore la compassion admirative pour les blessés cède le pas au sentimentalisme complaisant de l'aventure adultère vénitienne avec le jeune Melitta.

Une première édition en volume de 118 carnets a été effectuée en 1965, par Enrica Bianchetti et Roberto Forcella, puis une édition augmentée de 43 nouveaux carnets voit le jour en 1976. Mais la transcription et la sélection des carnets spécifiques à la période de la guerre fera l'objet d'un volume en 2002, publié par Annamaria Andreoli qui restitue les titres autographes de chaque carnet. Ce volume débute avec le carnet du 9 août 1914 et se termine avec le carnet du vol sur Vienne, le 9 août 1918, qui se prolonge avec le vol sur le front français, près de Reims, le 26 septembre. La réalité des combats n'est cependant pas véritablement évoquée, sauf dans le carnet 32 des 20 et 21 octobre 1915, où l'auteur décrit les tranchées, la visite aux blessés et, au

36. Giovanni Capecchi, *Lo straniero nemico e fratello (letteratura italiana e Grande Guerra)*, Bologna, Clueb, 2013, p. 34, qui fait remarquer l'alternance fréquente, dans les journaux et carnets de guerre, entre des notes rapides et des paragraphes rédigés.

37. Par exemple, dans le carnet 31, p. 194.

38. Carnet 33, *21 ottobre — S. Michele (Séguito)*, p. 211–213.

loin, le feu du combat : « L'intensità del fuoco cresce — Sono le ore 9,35' — Il rugghio acquista un ritmo regolare, come la ràffica nella tempesta, come l'urto sgretolante dell'onda su la riva ghiaiosa [...] Si sente di tratto in tratto arrivare una palla contro il muro della casa dove sto[39] ».

Mais un des aspects les plus intéressants des carnets de guerre est le regard que porte D'Annunzio sur le front maritime et aérien. Plusieurs passages sont entièrement consacrés au reportage précis à bord de *L'Impavido* ou du *Salpa*, avec une grande richesse de détails, juxtaposés suivant les heures d'observation, sur les différentes manœuvres[40]. Toutefois, c'est l'avion qui passionne l'auteur si l'on s'en tient au nombre élevé de carnets qui évoquent la préparation d'un vol, le vol proprement dit — en direct — et le retour sur terre. Les carnets constituent ainsi une sorte de petit journal de guerre aérien, au rythme d'une « danza pànica »[41] dont témoigne l'écriture rapide et libre des notes depuis l'altitude. La passion de D'Annunzio pour le vol militaire se traduit par la description précise des moyens techniques et des sensations éprouvées lors de la mission. On connaît fort bien l'importance que l'auteur a accordée à l'aviation comme moyen moderne de propagande[42]. Dans les carnets de 1915 on peut donc lire le compte rendu de plusieurs vols sur Trieste (le 7 août 1915) pour annoncer la future libération, puis les 25 août et 20 septembre avec des lâchers de tracts à destination des Istriens et contre les Autrichiens. Lors de chaque mission dans le ciel c'est l'ivresse du poète et du soldat qui domine, comme en témoigne les notes du carnet 23 où, après avoir décrit la préparation de la mission du 7 août — en insistant sur le soin apporté à sa propre personne — le poète retranscrit les répliques brèves et techniques qu'il échange à bord avec son copilote, Giuseppe Miraglia, sur les conditions de vol, puis esquisse un croquis de ce dernier aux manettes de l'avion en train de demander si les Autrichiens leur tirent dessus[43]. Le carnet 29 permet de comprendre les sensations visuelles et sonores qu'éprouve l'auteur avant le décollage en direction de Vicenza vers les Alpes. Il note, comme un compte rendu de mots en liberté: « Il senso dell'abisso quando tendo al mio compagno il taccuino, e quando penso che potrebbe sfuggirgli di mano e cadere », ce qui incite à présumer que certains passages des carnets ont été écrits dans les airs, car des phrases en italique de

39. Carnet 32, *20–21 ottobre — (Morosina. S. Michele)*, p. 204–205.

40. Carnet 22 (*Il sole nella dolina — I « caccia »*) ; carnet 24 (*12 agosto 1915 — "Salpa"*) ; carnet 25 (*Notte del 18–19 agosto 1915 — Sbarramento della baia di Panzano*) et carnet 31 (*18 ottobre 1915 — Isola Morosina*).

41. Carnet 34, *Voli — 23–24 ottobre 1915*, p. 220, en compagnie du capitaine Beltramo.

42. Mario Isnenghi écrit : « [...] il D'Annunzio delle gesta aviatorie e marinare costituirà un esempio vistoso dell'interrelazione tra uso individuale della grande occasione e uso politico delle esigenze e dei trasporti soggettivi, aggressivi o mistici, di violenza e di sacrificio », *Il mito della Grande Guerra*, cit., p. 100.

43. Carnet 23, *sans titre*, p. 133–134.

la main du capitaine Beltramo alternent avec les paragraphes de D'Annunzio. Ces notes se retrouveront par la suite dans la *Licenza* de *La Leda senza cigno*. La fin des missions aériennes est évoquée comme un retour mélancolique vers la trivialité du front, comme en témoigne le carnet 34 où, après avoir déploré la perte de ses ailes et de l'ivresse qu'elles lui ont procuré, l'auteur répugne à retrouver ce qu'il nomme « [l'] "Intendenza" di tutti questi guerrieri da tavolino »[44], tandis qu'il admire les soldats de la troupe qui partent se faire tuer (« Carne santa, carne nostra. Vorrei abbracciarli a uno a uno »[45]). Les figures des deux pilotes qui accompagnent le poète en mission dominent largement les carnets de la seconde moitié de l'année 1915. Beltramo est admiré pour sa jeunesse et sa hardiesse, tandis que Miraglia est présenté comme un héros, suite à l'accident qui lui coutera la vie, le 21 décembre avec son ami Giorgio Fracassini. Les carnets 38 et 39 — les deux derniers de l'année 1915 — évoquent le décès et les obsèques de Miraglia sur l'île de San Michele à Venise, puis l'année se clôt par un croquis qui représente le monument funéraire du pilote, où se trouve l'épitaphe composée par D'Annunzio[46]. La tonalité grave et funèbre du dernier carnet de 1915 est encore renforcée par le sentiment d'abattement face à l'échec des dernières opérations militaires. Le poète note : « Alla Mensa, il Colonnello malato di angoscia. Confessa che le perdite in tre giorni salgono a 60.000 ! Resultato quasi nullo ![47] ». Quelques jours plus tard D'Annunzio sera blessé à l'œil après un accident d'avion lors d'un amerrissage, le 15 janvier. Il passera, comme le sait, sa convalescence dans la Casetta Rossa, en compagnie de sa fille.

3. Une mélancolie de l'action

La lecture des carnets de l'année 1915 révèle, parallèlement aux textes des discours publics, une volonté de plus en forte de l'auteur pour s'engager personnellement dans le conflit, c'est–à–dire donner une forme concrète à ses aspirations, au–delà de sa déjà grande renommée littéraire à la veille de l'entrée en guerre. Dans le discours au peuple de Rome, le 13 mai, D'Annunzio déclarait cette nécessité à la fois personnelle et collective de passer à l'action après avoir utilisé la virulence de la parole : « Compagni, non è più tempo di parole ma di fare ; non è più tempo di concioni ma di azioni, e di azioni romane »[48]. Jean Carrère fait remarquer, dans son opuscule de

44. Carnet 34, *op. cit.*, p. 221.

45. *Ibidem.*

46. On retrouvera le souvenir du pilote dans le texte de l'oraison funèbre du carnet 43 (le 21 janvier 1916), p. 280–281, puis dans *Notturno*.

47. Carnet 39, *sans titre*, p. 254.

48. *Arringa al popolo di Roma in tumulto...*, in *Prose di ricerca...*, cit., p. 43.

souvenirs, que le poète passe d'une fonction purement décorative, à Gênes, à une fonction de protagoniste du conflit, que de l'image de « sonneur de clairon » dans la campagne interventionniste il entend désormais assumer un « rôle héroïque et prépondérant » sur le front[49]. Dès le carnet qui évoque le départ sur le front, en juillet, D'Annunzio note à Bologne : « Zona *neutra*, benché di guerra. Tedio. Acqua tiepida. Malinconia. Solitudine. Necessità dell'azione »[50], sur le même registre que Gadda à la recherche d'une réalisation effective de son engagement, même si les deux expériences sont bien évidemment très différentes. Cette nécessité de l'action, où se mêlent la rhétorique du soldat qui se rêve héros et un authentique besoin sur le plan personnel, deviendra un des leitmotive des carnets de guerre, par une reprise de l'idée selon laquelle le « parlatore bellicoso » qui a participé à l'interventionnisme devient un simple « soldato in servizio di guerra », comme il le proclame lors d'un dîner au mess des officiers à Asiago, le 19 septembre[51]. Encore une fois, dans des notes préparatoires pour un discours destiné aux soldats, en décembre, à Aquilée pour commémorer les morts du Carso, le poète revient sur cette légitimation autoréférentielle par laquelle il quitte son habit de « parlatore » pour celui de l'homme d'action[52].

Outre les indications sur les missions aériennes et la justification adressée à soi–même de l'engagement militaire, les carnets de l'automne et de l'hiver 1915 offrent également de précieuses réflexions sur le rapport qui s'établit entre le soldat et l'écrivain, entre l'action et l'écriture, à savoir entre le temps du conflit et le temps de la littérature et de l'introspection. Le carnet 27, par exemple, offre le mélange entre, respectivement, le souvenir mélancolique des lieux qui se trouvent dans le roman *Il fuoco*, sur le canal de la Brenta, lors d'un voyage en automobile de Venise à Asiago, puis l'autosatisfaction de constater qu'à son arrivée à Asiago le poète est acclamé par la foule, devant son hôtel, un épisode suivi immédiatement par la description de la préparation d'un vol avec le capitaine Beltramo pour lâcher des tracts sur Trente, puis le soir le toast lors du dîner des officiers, et pour finir, le lendemain, une déclaration d'enthousiasme au moment de décoller : « La vita è bella »[53]. La complexité et les contradictions du personnage sont là, dans ces quelques pages personnelles écrites fin septembre 1915.

49. *Avec Gabriele D'Annunzio en mai 1915*, cit., p. 4–6.

50. Carnet 21, *op. cit.*, p. 122

51. Les deux expressions figurent dans le carnet 27, *Asiago*, p. 161. On peut également citer le carnet 28, *(Trento) Asiago. — 20–26 sttembre 1915 — Note per discorsi*, p. 169: « [. . .] non più oratore di battaglia ma anch'io soldato volenteroso in servizio di guerra ».

52. « Io sono fiero di non essere più considerato da voi come un parlatore bensì. . . », Carnet 37, *sans titre*, p. 241.

53. Carnet 27, *op. cit*.

Le carnet 30, daté d'octobre, insiste sur le silence de la création poétique face à la volonté d'action : « Perché nessun canto mi esce dal cuore ? Perché, quando per forza mi dispongo a comporre il canto aspettato, sono preso da una specie di ripugnanza che par vergogna ? »[54]. Pour se justifier, dans une lettre adressée à Albertini le 5 octobre, le poète annonce qu'il souhaite donc mettre au second plan son « canto » pour se consacrer à la mise en scène de ses missions militaires, la volonté d'action et d'exhibition sur le front prime apparemment sur le travail d'écriture[55]. Le soldat avide d'action pâtit de la présence latente de l'écrivain en proie à la tristesse : c'est ce conflit — réellement ressenti, malgré la part de rhétorique qu'il comporte — qui est sans cesse repris dans les carnets d'octobre 1915: « Vorrei essere quell'ufficiale silenzioso su quel gran cavallo portatore di destino. Mi indugio tra i libri e le carte, pieno d'una tristezza mortale »[56]. Toutefois, durant le même période, D'Annunzio, soucieux de percevoir des revenus, publiera en novembre 1915 pour le "Corriere della Sera" les *Tre salmi per i nostri morti* et l'*Ode alla nazione serba*.

Se rêvant héros du front — il sera décoré à plusieurs reprises, et promu au grade de major puis de lieutenant–colonel, après le vol sur Vienne en 1918 —, D'Annunzio reste, dans les carnets, un séducteur qui aime contempler ses conquêtes. Il assume parfaitement cette figure de Casanova — ce sont ses paroles[57] — dans une Venise qui sert d'arrière front. Soucieux de l'image qu'il donnera de lui–même il prend soin de noter sa toilette minutieuse, dans le carnet 23, avant de partir en mission aérienne, en cas d'accident ou de disparition, tout en se flattant d'avoir survolé en avion, la veille, la demeure de la comtesse Morosini. Le défi dannunzien lancé à la mort parcourt chaque carnet : « Il pensiero della morte rende *essenziale* la vita »[58], parallèlement à la confession d'une insupportable vieillesse dont le sentiment accable l'auteur. Le carnet le plus personnel, le plus intime, est le numéro 30, daté du 17 octobre 1915 et, comme nous l'avons déjà souligné, intitulé *Diario*. D'Annunzio y analyse avec lucidité son âge et sa condition, notamment par la confrontation avec la jeunesse du capitaine Beltramo ; il se regarde sur une photographie et écrit :

> [...] ho qualcosa di senile, che pure mi sembra estraneo, che pure *non sento* in me. Quando cammino, nell'aria, ho del mio viso un sentimento che non è reale. E questo è viso grinzoso di vecchietto "richiamato".

54. Carnet 30, *op. cit.*, p. 186.

55. « Se devo guadagnare il mio pane quotidiano cantando, rinunzio al mio pane. Io voglio invece avere quanto mi è necessario a vivere *indipendentemente dal mio lavoro* », lettre du 5 octobre 1915, in *Diari di guerra...*, cit., p. XXX.

56. Carnet 34, *op. cit.*, p. 222.

57. Carnet 36, *op. cit.*, p. 234.

58. Carnet 23, *op. cit.*, p. 132.

> Pure sono saltato giù dalla sella con una leggerezza di adolescente, e mi sono ritrovato in piedi, su le gambe elastiche. —
>
> Ho la *volontà* di essere giovine ancóra ; ma sono vecchio.
>
> Beltramo mi offre il pericolo, come si offre un fiore. Domani, a mezzogiorno, incomincerà la danza sanguinosa. Martedì mattina andremo, col nostro velivolo, a riconoscere le linee nemiche e a proteggere con la nostra mitragliatrice i "Caudron" che faranno il servizio per le artiglierie.[59]

Le danger est considéré comme l'antidote au doute et à la conscience de la vieillesse : « Tutto il corpo domanda una scheggia di schrappnel, un frammento di granata »[60]. Le slogan *Memento audare semper* — avec lequel D'Annunzio rebaptisera le MAS, motoscafo antisommergibile — s'applique aussi et surtout à soi–même, à la lecture des carnets de l'année 1915.

La complémentarité entre l'étude des discours et la consultation des carnets de guerre, qui les précèdent et les suivent de quelques jours ou de quelques semaines, a mis en lumière la coexistence entre un D'Annunzio bien connu — le tribun exalté, le soldat à la recherche du geste héroïque, le séducteur, le manipulateur médiatique — et une facette plus intime du personnage, quinquagénaire qui tente de vaincre le temps par le risque, un homme vieillissant qui tente de trouver dans le conflit un moyen de surmonter sa mélancolie de l'action. Dans le carnet qui correspond au 7 novembre, il écrit : « Ho un tremendo *taedium vitae*. Qualcosa sembra disfarsi in me, dissolversi. Voglia di nulla. Desiderio di dormire senza sonno. Il rombo del cannone è lontano. La vita energica è laggiù, come dileguata da me per sempre »[61].

59. Carnet 30, *op. cit.*, p. 187.

60. Carnet 36, *op. cit.*, p. 235. Dans une intervention de 1939, Arturo Marpicati, vice secrétaire général du Parti National Fasciste déclairait avec emphase : « [...] egli volle essere e fu solo un puro soldato animato da una spasimosa impazienza di raggiungere le linee del fuoco, illimitatamente devoto alla Patria, ben deciso a sacrificarle serenamente la vita così ricca e stracarica di gloria e di opere. », in « Gabriele D'Annunzio soldato », *Gabriele D'Annunzio*, a cura di Jolanda De Blasi, Sansoni, Firenze, 1939, p. 160.

61. Ivi, p. 234. Ajoutons, pour citer Curzia Ferrari : « Il D'Annunzio animatore del *dannunzianesimo* muore nel 1915, quando il sogno eroico contenuto come filosofia nell'ebbrezza dionisiaca della "Laus Vitae", come volontà intrepida nelle "Ode Navali", come aspirazione al supremo attraverso la possibilità del volo nel "Forse che sì" [...] prese le forme del dinamismo e aderì a una precisa realtà immanente. Dopo i discorsi romani [...] è evidente che ormai il poeta si è fatto uomo sociale, è divenuto la voce stessa della patria [...] », in *Gabriele D'Annunzio. Studio del sentimento e filosofia di personaggi*, Associazione amici del Vittoriale, Saronno, 1963, p. 175